

La politique à dix ans

Gérard Farasse



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/436>

DOI : 10.4000/elh.436

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 119-121

ISBN : 978-2-35698-024-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Gérard Farasse, « La politique à dix ans », *Écrire l'histoire* [En ligne], 7 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/436> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.436>

La politique à dix ans

L'ENFANT SURPREND un conciliabule. Il y est question des rouges. Des rouges? Quels rouges? Assurément, ce n'est pas une conversation sur un tableau. Il ne s'agit pas de distinguer entre les mille nuances de cette couleur: écarlate, vermillon, pourpre, garance, grenat, cramoisi, rutilant, vermeil, ponceau, incarnat, nacarat, bordeaux, andrinople, carmin, cinabre, amarante... Au reste, ses camarades de récréation ne s'intéressent pas à la peinture et ne connaissent pas plus que lui la plupart de ces nuances. Il ne comprend pas. L'enfance navigue à vue au milieu d'énigmes. « Rouges » semble désigner des personnes, et des personnes dangereuses, comme sont les Apaches dans les westerns, à cette date, en 1956; ou les démons, comme « l'homme au couteau entre les dents », le faciès tordu par la haine, que représente une affiche fameuse de 1919, qu'il découvrira dans quelques années. Elles incarnent le mal.

Quelque chose a frôlé l'enfant, qui est la politique. Il ne le sait pas encore. Il ne le

comprendra que plus tard. L'a frôlé seulement, comme un souvenir qui cherche à resurgir mais demeure inaccessible; comme un mot qu'on a sur le bout de la langue mais impossible de le retrouver; quelque chose qui vous effleure, dont on pressent l'importance, mais que, par paresse d'esprit, on décide de négliger pour se rendre compte ensuite, mais trop tard, qu'il aurait fallu s'y arrêter. Il ne se souvient pas d'avoir cherché à en savoir plus sur les rouges. Il aurait été simple de s'en enquérir: on lui eût expliqué que cette appellation désigne les communistes ou, mieux, les bolcheviks, mais, dans cet usage, c'est un mot aussi interdit, aussi louche à ses yeux – il l'a bien senti – que ceux qui concernent la sexualité: de ces mots tabous dont il faut trouver soi-même le sens, en catimini, en feuilletant les dictionnaires ou auprès d'amis sûrs.

Quand a-t-il appris ce qu'il signifiait? Il n'en garde pas souvenir: il se rappelle seulement ce conciliabule, dans cette cour de lycée, ce mot

prononcé, son ignorance. Les garçons étaient trop jeunes pour discuter de l'insurrection de Budapest; mais pas assez pour que l'un d'entre eux ne stigmatise un de ses professeurs de ce qui ne pouvait être qu'une insulte: « C'est un rouge! » Après quoi, silence. Tout est dit. En faisait-il partie, lui aussi, de ces rouges effrayants?

Tout en écrivant ces lignes aujourd'hui, en grattant autour de ce mot comme on gratte la croûte d'une écorchure à un genou, un autre souvenir lui revient (le souvenir présente souvent l'aspect d'une cicatrice): celui de la sortie rituelle du samedi, à la même époque, avec son père, à la séance du soir du cinéma du quartier, le Familia. Le Familia, cinéma des familles: on n'y passe sans doute que des films convenables, films sentimentaux ou d'horreur, westerns, policiers, péplums, films de flibuste. Certaines images terrifient, pourtant: elles obligent à fermer les yeux et l'enfant glisse alors la main dans celle de son père. À l'entracte, pour se remettre de ses émotions violentes, il est loisible d'acheter, dans une baraque voisine, des frites grasses, toujours trop salées, enveloppées dans un papier suifé, dont les plus succulentes sont celles que l'huile bouillante a racornies et roussies. Le grand luxe est d'y ajouter du piccalilli, violent lui aussi, qui emporte la bouche; et d'accompagner cette débauche de limonade sucrée.

On sort, un peu ahuri, après la fin du grand film, étonné de se retrouver sous les néons du hall, au milieu des autres fantômes: ouvriers

décolorés, pâles voyous aux souliers d'agneau plus vernis que leurs cheveux gominés. Il est tard, la nuit est tombée. On remonte la rue, on frôle un café algérien semblable à une lanterne jaune faiblement éclairée. Des rideaux, ainsi que la buée des vitres, empêchent de voir; se devinent des remous, des rumeurs s'entendent. Premiers contacts avec l'étranger. Un morceau d'Algérie en exil s'est égaré ici, à Roubaix. L'enfant aimerait bien changer de trottoir, mais son père tient à jeter un coup d'œil. Peut-être s'y rend-il, d'ailleurs, en son absence, pour respirer l'atmosphère qu'il a connue, dans les années trente, à la frontière du Maroc espagnol, où il était en garnison. Il lui explique la guerre des cafés. À Roubaix domine le MNA, le Mouvement national algérien de Messali Hadj, qui souhaite que l'Algérie devienne indépendante par la voie pacifique, mais le FLN, le Front de libération nationale, qui ne nourrit pas cette illusion, combat durement ses partisans. Il n'est pas rare qu'une rixe éclate et même qu'un café jaune explose. Son père, fort de son expérience, fanfaronne, prétend n'avoir rien à craindre. Il les connaît, les Algériens, et peut même échanger quelques mots dans leur langue si étrange.

Ce n'est pas cette dissension, pourtant, qui est à l'origine de l'inquiétude de l'enfant – il n'y comprend goutte –, c'est tout ce que son père lui a raconté, à sa demande sans doute, pour le plaisir d'avoir peur en toute sécurité, sur ses exploits militaires, comme le récit suivant, par

exemple. La scène a lieu dans un fortin isolé au milieu du désert comme au Far West (impossible d'obtenir des renforts). La garnison se réduit à une poignée d'hommes. La nuit est glacée. L'ennemi invisible est partout. C'est l'heure de la relève de la garde. Son père gravit l'escalier de bois, il va à la rencontre du militaire qu'il a charge de remplacer et qui lui tourne le dos. La nuit est claire. Tout serait silencieux si des jappements de chiens n'éclataient de temps à autre. Il hèle son compagnon. Pas de réponse. Il lui donne une légère tape sur l'épaule. La tête de l'homme s'incline alors, mais ce n'est pas pour approuver. Elle poursuit son mouvement, se détache, roule et dévale, rebondissant de marche en marche comme un ballon, pour s'immobiliser enfin dans la cour, yeux grand ouverts sur le ciel étoilé. L'histoire s'arrête sur ce détail poétique, toujours le même : elle n'a pas de suite. L'homme a été décapité. Comment pourrait-elle en avoir une puisqu'elle est parvenue à son plus haut degré d'intensité ? L'enfant ne se demande pas si elle est vraie, si son père en a été le véritable acteur ou s'il l'a, pour ainsi dire, « enjolivée ». Il le croit sur parole. Il voit la tête tranchée regarder les étoiles. Il la voit encore aujourd'hui. Et demande à son père de la lui raconter à nouveau sans en rien changer. Les Arabes, sournois et cruels, profitent de la nuit pour combattre traîtreusement leurs ennemis et

les tuent de façon spectaculaire pour inspirer la terreur.

De ces deux souvenirs, il sait bien pourquoi le second lui est revenu : c'est qu'il y est question d'une tête tranchée et que son père a perdu une jambe lors de la bataille de France, dans les Ardennes. De cette jambe à cette tête, le souvenir a tissé des liens : il a recousu ensemble les morceaux de corps dépiécés. Quant au premier, il n'est pas sans rapport avec le précédent, si l'on songe au drapeau couleur sang de l'hymne national, toujours levé (*bis*), cet hymne qu'il a chanté, en toute candeur, sans rien y comprendre – les musiques militaires ne sont pas faites pour être comprises, mais pour marcher au pas cadencé –, le jour de son certificat d'études afin d'obtenir l'orgueilleuse cocarde qui ornerait un temps le revers de son veston : « Contre nous de la tyrannie/L'étendard sanglant est levé (*bis*)./ Entendez-vous dans nos campagnes/Mugir ces féroces soldats ?/ Ils viennent jusque dans vos bras/Égorger vos fils, vos compagnes ! » Il est vraisemblable que ces deux souvenirs de malaise, teintés de sang, l'ont toujours empêché, par la suite, d'adhérer. Voilà qui l'a *détaché*, pense-t-il aujourd'hui, détaché tout de même que la tête tranchée et la jambe coupée, dont on ne sait ce qu'elles sont devenues, mais qu'il garde en mémoire comme dans un tombeau.